

CULTURE

DANSE

Deuils
de corps

LOVELOSS

*De Michael Trent
et la compagnie Dancemakers
Par Robert Aburo, Amanda
Acorn, Ellen Furey, Benjamin
Kamino et Simon Portigal
À l'Agora de la danse jusqu'au
14 février*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Quatre ans après avoir présenté *It's about time: 60 dances in 60 minutes*, la compagnie torontoise Dancemakers revient servir *Loveloos*. Une pièce largement portée par un travail d'improvisation de fond, autour du thème du deuil.

On est loin d'une interprétation lyrique de la perte de l'être cher. Si le décès de la mère du chorégraphe Michael Trent a été le déclencheur de l'œuvre, celle-ci se veut plutôt l'intériorisation dans le corps et la chair des diverses réactions au deuil.

Le public encadre la scène sur quatre côtés. Suspendus au-dessus d'elle, d'énormes entonnoirs laissent s'égrener le temps sous forme de poussière de liège au sol. Longue attente volontaire des interprètes, comme un temps de recueillement.

Un solo à la fois, les cinq danseurs (belle présence) s'élancent dans une gestuelle esquissée, entre mollesse et tension, exécutée souvent à rebours, comme à l'écart leur volonté. Certaines phrases se balancent comme des mantras et retiennent leur souffle, en suspens. Tête ployée d'un côté, bras étirés de l'autre: de ces postures étranges surgissent des forces contraires.

Résilience

Le visage n'exprime à peu près pas d'émotions, celles-ci étant plutôt sublimées dans les muscles. La trame sonore reste aussi en retrait — pluie légère qui tombe sur un toit, vent à peine perceptible, en sourdine — laissant dominer le bruissement des pas sur le carré de papier de la scène.

On met du temps à accepter qu'un sujet intimement lié au règne de l'émotion demeure si abstrait. Et l'architecture chorégraphique de la pièce porte les marques un peu rêches et inachevées de l'impro qui lui a donné forme.

Mais son déploiement quasi méditatif reflète peut-être le lent processus de résilience. Et la finale en forme de rituel insuffle un peu d'âme, alors que la poussière de liège au sol devient l'humus dans lequel les danseurs se couchent, visage couvert, après y avoir enseveli leur partenaire. Poussière d'entre les poussières. Petite mort comme on en vit tant. Et essentiel répit avant de se relever pour recommencer à vivre.

Pour une Saint-Valentin à rebrousse-cœur.

Le Devoir